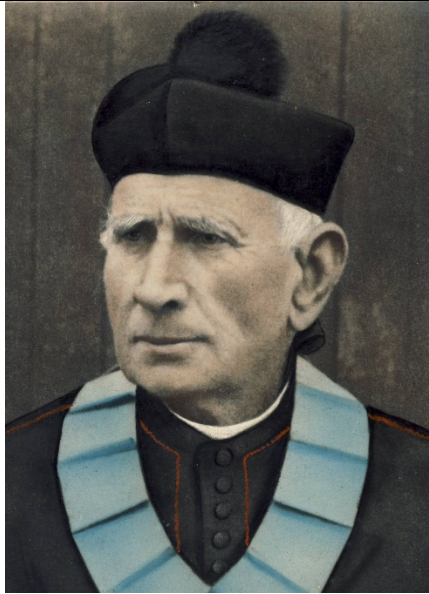




Jézégou Christophe : Né le 19-05-1864 à Plounéventer ; 1888, prêtre, vicaire à Guimaëc ; 1890, vicaire à Châteaulin ; 1907, recteur de Plobannalec ; 1938, chanoine honoraire ; 1946, retiré à Plouédern puis à Trézien ; décédé à Trézien le 12-06-1953 ; Auteur breton.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1953 p. 624-626, 634-636.

M. le Chanoine Jézégou, ancien Recteur de Plobannalec. Comment prétendre évoquer en quelques pages une vie, très remplie, de 90 ans, une carrière sacerdotale de 65 ans, une physionomie de si haut relief ? L'éloge écrit par Mgr l'Evêque et lu par M. le vicaire général Cadiou aux funérailles de M. le chanoine Jézégou eût paru excessif, dans sa dense sobriété, à l'humilité du défunt. Le juste qu'il a été laissera un souvenir indélébile à tous ceux qui l'ont connu. Et ces lignes n'ont d'autre but que de rendre à sa mémoire un hommage de piété et de reconnaissance.

Christophe Jézégou naquit à Plounéventer en 1864, dans une famille où fleurissaient toutes les vertus familiales et chrétiennes ; une famille où la fécondité s'allie toujours au plus pur esprit chrétien, où la piété et le travail font la base du patrimoine. Quelle admirable couronne de neveux et d'arrière-neveux entourait M. Jézégou au mois d'août 1948, lors de ses noces de diamant ! Parmi ces neveux, deux prêtres ; un troisième s'unissait aux prières de la famille du fond de sa Trappe. De nombreuses cornettes de religieuses émaillaient l'assistance. Et parmi les arrière-neveux, il en est aussi qui se préparent à répondre à l'appel du Maître.

Il était normal que parmi les huit enfants de cette famille patriarcale, Dieu en marquât un pour son service. Il n'y a pas loin de Plounéventer à Lesneven. La flèche du Folgoët devint aussi familière à Christophe Jézégou que la masse fortifiée du château de Mézarnou qui barrait l'horizon du Mézou où il avait vu le jour, et la belle histoire de Notre-Dame plus séduisante que les légendes du passé. C'était l'époque heureuse où une moindre dispersion des études permettait à des maîtres humanistes de donner à leurs élèves le goût des humanités, d'en faire des humanistes. Les Palmarès du Collège de Lesneven ont gardé sans doute les succès de Christophe Jézégou. Ce qui est sûr, c'est que quarante et cinquante ans plus tard les élèves de M. Jézégou, fiers de leur bachot tout neuf, étaient émerveillés de ses connaissances classiques. Et tel de ses élèves devenu professeur a travaillé sur des éditions de Virgile, d'Horace et autres, avec qui il avait gardé le contact, l'âge venu, malgré les labeurs d'une vie surchargée.

Les grands séminaristes n'étaient pas soldats à l'époque. Une vieille photo, jaunie par le temps, montre l'abbé Jézégou au milieu de jeunes recrues, auxquels, en compagnie d'un vénérable chanoine, il apportait, avec sa jeunesse, les prémices de son apostolat.

Ordonné prêtre en 1888, M. Jézégou devint vicaire à Guimaëc. Il n'y resta pas tout à fait deux ans. Son souvenir pourtant est encore conservé par des braves gens qui étaient alors des enfants, et qui ne sont plus jeunes.

Châteaulin le garda dix-sept ans, de 1890 à 1907. Quand on l'a bien connu dans la suite, on n'a aucune peine à croire le témoignage de ses confrères : « M. Jézégou était un collègue charmant. » Un collègue laborieux aussi : l'amour du travail est un des traits dominants de son caractère. Premier vicaire à la mort de M. le chanoine Quéré, curé-archiprêtre, en 1899, il porta longtemps le poids de la paroisse : en un temps où les paroisses restaient parfois longtemps sans titulaire, la mort de Mgr Valleau n'était pas de nature à abréger la vacance de Châteaulin. M. Jézégou fut à la hauteur de la situation. Le meilleur témoignage de la mémoire reconnaissante des paroissiens de Châteaulin est leur désolation d'avoir connu trop tard l'heure de ses obsèques, et de n'avoir pas pu y assister, en masse, comme ils l'auraient souhaité.

L'arrivée de M. Jézégou à Plobannalec en 1907, mit fin aussi à une longue vacance, suite non plus de concordat, mais de la loi de Séparation. Le presbytère, volé, était devenu la Mairie et la maison des instituteurs. Longtemps encore les confrères s'y présenteront, par une erreur compréhensible, tant l'aspect de la maison est celle d'un presbytère. L'école des Soeurs, volée était devenue l'école laïque. La paroisse était en interdit. La générosité des paroissiens, désolés de leur situation, bâtit un presbytère neuf, et l'interdit cessa avec l'arrivée du nouveau recteur. C'était un recteur jeune, vigoureux, dynamique, succédant à M, Guillou, vieux et cassé. Aussi tenace qu'affable, M. Jézégou se mit à la besogne, qui s'avérait ardue. Le Combisme n'était pas mort. Le nouveau recteur connut les mesquineries tracassières des politiciens de village, et en triompha. Trente ans plus tard, alors que la paroisse avait peut-être, dans son ensemble, oublié les heures sombres, certains, qui n'avaient pas eu le beau rôle, ruminaient encore des souvenirs cuisants. Devenu tour à tour architecte, terrassier et maçon, avec les bonnes volontés galvanisées par son exemple et son allant. M. Jézégou fit surgir bien vite la bâtisse où de nouveau se groupèrent, autour des Soeurs blanches, la quasi-totalité des fillettes. Il eut la joie plus tard d'agrandir la construction. Il aurait voulu bâtir aussi une école pour les garçons. Cette joie était réservée à son successeur.

Vint la guerre, et M. Jézégou se trouva seul. Il ne devait plus d'ailleurs avoir de deuxième vicaire. Pendant près de cinq ans il se multiplia pour assurer le service paroissial, assez exigeant du fait de l'agglomération de Lesconil. Il ne put y assurer désormais la messe dominicale d'une façon régulière; mais il continua d'y assurer les catéchismes, et y prodigua sa présence.

Faire de Lesconil une paroisse fut très vite un de ses chers désirs. Il avait compris l'importance de la présence continue du prêtre dans ce centre, toujours grandissant, où des doctrines religieuses et sociales hétérodoxes, donc dangereuses, semblaient trouver un terrain trop favorable. La chapelle existait, qui, agrandie, sert encore d'église paroissiale. Il fallait un presbytère. M. Jézégou l'acheta de ses deniers, fit planter et ensemercer le jardin, préparant l'arrivée du nouveau recteur, en même temps qu'il s'efforçait d'intéresser l'opinion à celui que Monseigneur l'Evêque allait envoyer. Ce fut M. l'abbé Le Mel, de sainte mémoire, et c'était en 1924. M. Jézégou ne se désintéressa jamais de Lesconil. Il assista, douloureusement ému, aux luttes que s'y livraient les puissances du Mal contre les puissances du Bien. Il resta le conseiller sûr du recteur de Lesconil. Du coup, M. Jézégou se trouva à la tête d'une paroisse sans doute plus homogène, mais singulièrement diminuée. Il s'en trouva fort bien, n'ayant, d'autre ambition que de faire le bien, sans bruit et sans éclat ; et il déclina l'offre de paroisses plus importantes que lui proposait

Mgr Duparc, et où son âge et sa verdeur lui eussent permis encore une action durable. Il se donna tout entier à son Plobannalec, et il resta avant tout le recteur de Plobannalec, qui voue à sa mémoire un culte mérité.

Toujours entreprenant, il voulut embellir son église. L'édifice, trop vaste — on l'avait bâti pour 3.000 habitants — n'avait de caractère, que de n'en point posséder, comme tant d'églises de la seconde moitié du 19^e siècle. D'immenses baies y déversaient une lumière crue. M. Jézégou réussit à la doter entièrement de vitraux. S'ils ne sont pas de purs chefs-d'œuvre, du moins sont-ils agréables, et intelligibles au bon peuple. Le premier fut posé après la grande guerre, en hommage aux cent morts de la paroisse. Le dernier fut posé en 1938, lors des noces sacerdotales de M. le Recteur.

Il y avait plus de trente ans que M. Jézégou était à Plobannalec. Il disait volontiers, en souriant, qu'il était peut-être le seul qui ne dût rien à Mgr Duparc. Il ne put pas le répéter plus longtemps, puisque Son Excellence lui décerna, en termes très élogieux, les honneurs du Canonat. Il fut heureux de cette marque d'estime de son Evêque, mais point vaniteux : il fallut quelque insistance pour qu'il acceptât de porter son camail régulièrement quand il occupait sa stalle au chœur. Et Plobannalec eut la joie de voir, pendant huit ans encore, son recteur paré des insignes de sa dignité.

C'était assurément un camail bien placé. D'autant plus que l'activité sacerdotale de M. Jézégou ne s'était pas limitée aux circonstances évoquées au fil de sa longue vie.

M. Jézégou fut un grand Missionnaire. Il a collaboré à plus de soixante missions paroissiales. Les Tableaux, hérités du Vénérable M. Le Nobletz et du Bienheureux Maunoir, retrouvaient une éloquence rajeunie sous la baguette de M. Jézégou, dont la parole, tour à tour grave et joviale, jamais triviale, empoignait les auditeurs ravis, et leur inculquait un enseignement concret, direct, générateur de réflexions et de résolutions. Et l'anecdote, narrée avec le talent de fin conteur breton qu'on retrouve dans ses livres, parachevait le charme.

Les Missions, et les Adorations, étaient pour M. Jézégou une excellente occasion de placer ses ouvrages. Car il fut un écrivain fécond en langue bretonne. Sans doute ne fut-il pas un penseur original. C'était loin de ses prétentions. Les ouvrages qu'il a signés ne sont pas d'indiscutables chefs-d'œuvre. Ce ne sont pas les seuls chefs-d'œuvre qui font du bien. Et M. Jézégou visait à faire le bien par la plume comme par tout son travail. Ses ouvrages sont éminemment populaires, et ils ont effectivement atteint un vaste public. Les enfants de telle famille bretonne émigrée parlent encore fort bien la langue de leurs ancêtres, parce qu'ils lisent les livres, plaisants ou sérieux, de M. Jézégou.

Il commença, comme vicaire à Châteaulin, à collaborer à « Feiz ha Breiz », sous le pseudonyme, vite transparent pour ceux qui connaissaient son terroir natal, de « Doph ar Mezou ». Le journal local (Le Bas-Breton) accueillit bientôt pour le plus grand intérêt, de ses lecteurs, ses chroniques d'histoire de Châteaulin et de la région de l'Aulne.

Entre temps il se faisait éditeur, et publiait deux volumes des « Sarmoniou » de M. le chanoine Quéré, son curé de Châteaulin, qui, par la doctrine et la perfection de l'expression, furent une révélation, parmi tant de fades sermonnaires écrits dans une langue bâtarde. Il publia aussi les

« Kanaouennou Kerne », dont on a dit qu'elles complétaient le « Barzaz Breiz ». Plus tard parurent trois volumes de Contes (« Kontadennoù »), puis « E korn an Oaled ». L'un de ces ouvrages fut composé dans le but de financer l'achat du presbytère de Lesconil. Comme tant d'auteurs de Contes, en toutes les langues, M. Jézégou prenait son bien où il le trouvait, dans ce fonds commun anonyme, riche et dru. Mais il l'a fait passer par son creuset, lui a donné une saveur et une couleur bretonnes,

qui sont une véritable originalité dans la manière, et qui lui assuraient l'audience du bon peuple celtisant.

Populaires aussi sont ses « Prezegenou », où il se montre le digne émule de celui qui fut son maître, M. Quéré, et ce « Leor ar Priejou », le seul ouvrage de ce genre écrit en breton. Et encore ces deux « Miz Mari », bâtis autour des apparitions de N.-D. de Pontmain et la vie de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le premier est un monument de sa grande dévotion à Notre-Dame, le second un hommage de reconnaissance à la Petite Sainte, à laquelle M. Jézégou aimait à se dire redevable de sa guérison, lorsque la maladie attaqua, en effet, temporairement, sa robuste constitution.

Plus de soixante Missions, une quinzaine de volumes, sans jamais oublier son premier devoir de pasteur : le soin de sa Paroisse : oui, M. Jézégou a bien rempli sa longue vie. Il fut 1^e bon pasteur qui connaît son troupeau, qui l'aime, qui le défend, au besoin contre lui-même. Sa parole, au hasard des rencontres et des visites, en chaire, au confessionnal — où il tut longtemps le conseiller assidu et sûr de presque toute la paroisse — exprimait surtout une immense bonté, mais n'excluait pas, quand il le fallait, une fermeté sans réplique.

M.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 4/10/1953 p. 624.

